

UNE SÉRIE DE CHANCES



Bidouz.—Je suis en veine. Imagine-toi que l'aiepas m'a demandé dix piastres à emprunter.

Fridoux.—Et tu les lui as données ?

Bidouz.—Non, je ne les avais pas. Le fait est que je suis venu pour t'emprunter dix piastres.

Fridoux.—J'ai la même chance que toi.

PETITE PERTE

Cora.—Oh ! ma pauvre Flora, je suis désolée, je viens de casser ton beau coupe-papier d'ivoire.

Flora.—Ce n'est rien ; c'est celui de maman.

HORS DE SON ÉLÉMENT

Madame.—Plaignez-vous ? mes amis m'ont toujours dit que je chantais comme un auge.

Monsieur.—Je n'en disconviens pas, mais alors pourquoi commencez-vous avant d'être dans l'autre monde ?

UN ANGE CONSOLATEUR



Le père Timothé (trouvant que le train va trop vite).—Monsieur le serrefrein, est-ce que, de ce train-là, nous n'allons pas nous casser le cou ?

Le serrefrein.—C'est ce qui nous sauve. Nous poussons avec un coup de vent. Il faut faire un mille à la minute, tant que le cyclone n'aura pas pris une autre direction ; sans cela, il nous enlève comme une plume.

LE MOULIN

Seul, au milieu du cercle immobile des landes
Qu'enferme un brouillard bleu tendu par larges bandes
Sous le terme désert du ciel qui s'alanguit,
Droit, parmi le sommeil universel des formes,
Le vieux moulin, girant ses quatre bras énormes,
Ahane et grince dans la nuit.

Oh, la vaste torpeur des champs couleur de cendre !
Le grillon qui sifflait s'interrompt pour entendre
L'invisible meunier qui sille dans sa tour ;
Puis le meunier se tait, le grillon recommence,
Et leurs chants alternés font la paix plus immense
Dans le silence d'alentour.

Tie tac ! Le grain se moult dans la tourelle grise,
Et sans fin, sans repos, vite, au gré de la brise,
Avec les airs d'un fou qui s'agite en rêvant,
Les gestes du moulin lancent dans l'ombre pâle
Ses quatre membres secs et bruns par le hèle
Qui craquent au soufflé du vent.

Aujourd'hui comme hier, et chaque jour encore,
Au vent doré du soir, au vent blond de l'aurore,
Va, bon moulin, toi qui travailles quand tout dort,
Et sans savoir pour reprendre à l'aurore
Sous le vent de l'est ou du nord !

Tourne ta grande roue, et vole, et bats des ailes !
Mouds ce qu'il faudra moudre, orges, blés ou touselles,
O moulin, bon moulin, qu'importe ce qu'on peut ?
Et sans savoir quel grain l'on jette sous tes meules,
Fougueux inconscient, fort de tes forces seules,
Tourne et geins quant le meunier vent !

Tourne, ô mon âme, et mouds ton œuvre, tourne et broue,
Sans savoir ce que vaut ton blé, tourne ta roue !
La grange est pleine, il faut tourner, mon cœur est plein !
Et tant que l'heure souffle, il faut tourner sa vie.
Comme les ailes du moulin !

EDMOND HARAUCOURT.

LE GROS RENARD

FABLE

Un chevalier, allant avec son écuyer en pèlerinage à Saint Jean de Compostelle, venait d'entrer en Espagne. Parti de grand matin, il espérait arriver le soir à Miranda, sur l'Ebre. Un renard, cherchant les aventures, croise le chemin qu'avait pris le chevalier.

—Voilà, s'écria celui-ci, un renard de belle taille !

—Oh ! Monseigneur, dit l'écuyer, dans les pays que j'ai parcouru avant d'être à votre service, j'en ai vu, par la foi que je vous dois, d'une taille bien plus grande, et un, entre autres, gros comme un bœuf.

—Belle fourrure, répond le chevalier, pour un chasseur habile, et il chemina en silence.

Au bout de quelque temps, élevant tout à coup la voix :

—Seigneur, préservez-nous aujourd'hui tous deux de la tentation de mentir, ou donnez-nous la force de réparer notre faute, pour que nous puissions traverser l'Ebre sans danger !

L'écuyer surpris demande au chevalier pourquoi cette prière.

—Ne sais-tu pas, lui répond son maître, que l'Ebre, qu'il faut passer pour aller à Saint-Jacques, a la propriété de submerger celui qui a menti dans la journée, à moins qu'il ne s'amende ?

On arriva à la Zacorra.

—Est-ce là, Monseigneur, cette rivière ?

Non, nous en sommes encore loin.

—En attendant, sire chevalier, ce renard que j'ai vu n'était peut-être que de la grosseur d'un veau...

—Et ! que m'importe ton renard ?

Bientôt l'écuyer dit :

—Monseigneur, l'eau que nous allons maintenant passer à gué ne serait-elle pas celle...

—Non, pas encore.

—En tout cas, Monseigneur, ce renard dont je vous parlais n'était pas, je m'en souviens maintenant, plus gros qu'un mouton.

Voyant que l'ombre des montagnes s'allongait déjà, le chevalier presse le pas de sa monture et découvre enfin Miranda.

—Voilà l'Ebre ! dit-il, et le terme de notre première journée...

—L'Ebre ! s'écrie l'écuyer ; ah ! mon bon maître, je vous proteste que ce renard était tout au plus aussi gros que celui que nous avons vu ce matin.

Récréations Scientifiques

LES DESSINS A DEUX ASPECTS



I

Le acétic.



II

Le chimiste.



III

Le tonnelier.



IV

Le peintre.